AU-DELÀ DES FRONTIÈRES

JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

Chapitre 1

Les jours d'Alep

Alep, la cité millénaire, s'éveillait sous un ciel d'azur. Ses rues sinueuses, bordées de bâtiments aux pierres ocre, bruissaient de l'activité matinale. Les marchands ouvraient leurs échoppes, dévoilant des montagnes d'épices aux couleurs chatoyantes et des tissus brodés d'or. Les enfants couraient vers l'école, leurs rires se mêlant aux appels des vendeurs.

Dans le quartier cossu où vivait Amara, les jardins étaient des oasis de verdure, où les

fontaines murmuraient et où les roses embaumaient l’air. Son père, Youssef, était un homme de lettres, respecté pour sa sagesse et son savoir. Sa mère, Layla, était la douceur incarnée, une présence apaisante dans le tumulte du quotidien.

— "Amara, ma chérie, dépêche-toi ou tu seras en retard à l'école." appelait Layla depuis la cuisine, où elle préparait le petit-déjeuner.

— "J'arrive, maman!" répondait Amara, descendant l'escalier deux par deux, son sac à dos voltigeant derrière elle.

À table, la famille partageait des galettes de pain chaudes, du fromage frais et des olives noires. Youssef lisait le journal, fronçant parfois les sourcils à la lecture des nouvelles inquiétantes qui commençaient à s’infiltrer dans leur quotidien.

— "Le monde change, mes enfants" disait-il "mais souvenez-vous que la connaissance est la lumière qui nous guide à travers l'obscurité."

— "Nous n'oublierons pas, papa" assurait Amara, ses yeux bruns, brillants d'une détermination héritée de son père.

Après le petit-déjeuner, Amara et sa petite sœur Aisha se rendaient à l'école. Elles passaient devant la Grande Mosquée, dont le minaret élancé semblait toucher les cieux, et traversaient le souk, où les parfums de musc et de jasmin se mélangeaient à l'odeur du pain frais.

L’école d’Amara était un bâtiment ancien, aux murs épais qui gardaient la fraîcheur. Les salles de classe résonnaient des leçons récitées et des discussions animées sur les poètes d’antan et les héros de l’histoire syrienne.

— "Amara, peux-tu nous réciter le poème que nous avons appris hier?" demanda son enseignant, un homme aux cheveux poivre et sel et au regard perçant.

Avec assurance, Amara se levait et récitait les vers, sa voix claire emplissant la salle,

transportant ses camarades sur les ailes de la poésie.

Les après-midi, Amara et ses amis jouaient dans les ruelles ombragées, inventant des histoires de princes et de princesses, de déserts infinis et de mers scintillantes. Le soir, la famille se retrouvait pour le dîner, partageant les événements de la journée.

Mais alors que les jours s'écoulaient, paisibles et joyeux, les signes avant-coureurs de la tempête à venir se multipliaient. Les nouvelles du conflit aux frontières devenaient plus fréquentes, et les discussions dans les cafés plus tendues.

— "Youssef, as-tu entendu les rumeurs?" demandait un voisin, l'inquiétude perçant dans sa voix.

— "Oui, mais nous ne devons pas laisser la peur gouverner nos vies." répondait Youssef, bien qu'une ombre de doute traversât son regard.

La nuit tombait sur Alep, et avec elle, une tranquillité trompeuse. Les étoiles scintillaient, indifférentes aux tourments des hommes. Amara, depuis sa fenêtre, contemplait la ville endormie, ignorant que bientôt, tout ce qu'elle connaissait serait emporté par les vents de l'histoire.

Chapitre 2

Les voiles de l’adieu

La guerre avait enveloppé Alep d’un voile sombre, transformant ses rues autrefois animées en couloirs de silence et de peur. Amara se tenait souvent à la fenêtre, observant les nuages de fumée qui s’élevaient au loin, tachant le ciel de stigmates noirs.

— "Papa, pourquoi le monde est-il si cruel?" demandait-elle à Youssef, sa voix tremblante d'incompréhension.

— "Ma chérie, la guerre est comme une tempête. Elle ne connaît ni raison ni pitié, mais elle finit toujours par passer." répondait-il, tentant de dissimuler sa propre détresse.

Les nouvelles de la guerre étaient omniprésentes, chaque explosion un rappel brutal de la fragilité de leur existence. Les frères d'Amara, courageux et déterminés, avaient rejoint les renforts pour aider les blessés, tandis que Layla, leur mère, restait le pilier de leur foyer ébranlé.

— "Restez prudents, mes fils." implorait Layla, chaque adieu un déchirement.

— "Nous le serons, maman. Nous reviendrons." assuraient-ils, leurs yeux reflétant une détermination teintée d'incertitude.

Un jour fatidique, alors que le soleil déclinait, une série d'explosions secoua le quartier. La maison qui avait abrité tant de souvenirs et d'amour s'effondra, un château de cartes face à la fureur des hommes.

— "Amara, Aisha, vite, suivez-moi !" criait Youssef, les guidant à travers le chaos.

— "Maman ? Où est MAMAN ?" hurlait Amara, ses yeux cherchant désespérément une silhouette familière dans le tumulte.

Lorsque le silence retomba, lourd et oppressant, Layla et les deux frères d’Amara n’étaient plus. Leur absence fut un gouffre béant, un silence assourdissant au milieu des ruines.

Après une journée de fouille et après avoir pleuré toute la nuit devant les trois corps sans vie enveloppés dans un drap blanc à l’hôpital du quartier, Youssef pris une décision :

— "Nous devons partir, mes enfants. Il n'y a plus rien ici pour nous." murmurait Youssef, sa voix brisée par la douleur.

Le départ fut un arrachement, un dernier regard sur les décombres de leur vie passée.

Ils emportèrent avec eux le strict nécessaire, mais surtout, le poids de leurs souvenirs et la promesse silencieuse de ne jamais oublier.

— "Je te promets, Aisha, que nous trouverons la paix." chuchotait Amara à sa petite sœur, ses bras l'enveloppant dans une étreinte protectrice, les yeux remplis de larmes.

— "Je te crois, Amara. Je te crois." répondait Aisha, sa main serrant celle de sa sœur.

Les jours qui suivirent furent un mélange de douleur et de détermination. Youssef, Amara et Aisha, unis par le deuil, avançaient pas à pas vers l'inconnu. Ils traversèrent des paysages désolés, des villes fantômes où les échos de la vie passée semblaient hanter chaque pierre.

— "Regardez ces murs, ils racontent des histoires." murmurait Youssef, désignant les ruines d'une église.

— "Des histoires tristes, papa." répondait Amara, la gorge serrée.

Ils rencontrèrent d'autres voyageurs, des âmes errantes portées par le même espoir d'un refuge. Ensemble, ils partageaient le peu qu'ils

avaient, des mots de réconfort, des sourires fatigués, des rêves d'un avenir meilleur.

La route vers le Brésil serait longue et éprouvante, mais la promesse de la Guyane, de la sécurité et d'une nouvelle vie les poussait en avant. Lorsqu'ils atteignirent enfin la frontière de la Syrie, un sentiment de

soulagement les submergea, mêlé à la tristesse de ceux qu’ils avaient perdus.

— "Tu crois qu'ils nous voient, là-haut?" demandait Amara à son père, les yeux fixés sur les étoiles.

— "Je le crois, ma fille. Ils veillent sur nous." répondait-il, embrassant le sommet de sa tête.

Chapitre 3

Un nouveau départ en Guyane

La Guyane, avec ses forêts luxuriantes et ses rivières sinueuses, était un monde à part. Pour Amara et sa famille, c'était une terre d'asile après les épreuves endurées. Leur arrivée fut marquée par des sentiments mêlés de soulagement et d'appréhension.

— "Regarde, papa, les arbres sont si hauts qu'ils touchent le ciel." disait Aisha, émerveillée par la canopée verdoyante.

— "Oui, ma chérie, c'est un nouveau monde qui s'ouvre à nous." répondait Youssef, un sourire fatigué illuminant son visage.

Les premiers jours en Guyane furent difficiles. Sans abri ni ressource, ils durent dormir sous une tente à la pointe Buzaré. Le confort était sommaire, mais la vue sur l'océan offrait à Amara un horizon sans fin où elle pouvait laisser vagabonder ses pensées.

— "Papa, est-ce que c'est ça, la liberté?" demandait Amara, contemplant le coucher de soleil sur l'eau.

— "La liberté, c'est aussi avoir un toit et ne pas avoir faim, ma fille. Nous y travaillerons." répondait-il, la voix empreinte d'une détermination nouvelle.

Le regard des passants à Cayenne était parfois dur, les mots incompréhensibles, mais Amara sentait le poids du jugement. Elle apprenait rapidement que le chemin de l'intégration était semé d'embûches.

— "Ils ne nous connaissent pas, papa. Pourquoi nous regardent-ils ainsi?" murmurait-elle, une pointe d'amertume dans la voix.

— "Il faut du temps pour comprendre et accepter, Amara. Nous leur montrerons qui nous sommes." répondait Youssef, son bras autour de ses épaules.

La faim était une compagne constante, mais la générosité d'un centre de distribution de repas apportait un répit bienvenu. Là, ils rencontraient d'autres familles, partageant des histoires similaires, des liens se tissaient dans l'adversité.

— "Nous sommes comme une grande famille, n'est-ce pas?" disait une femme en tendant un bol de soupe à Amara.

— "Oui, et ensemble, nous sommes plus forts." répondait Amara, un sourire timide naissant sur ses lèvres.

Quelques semaines plus tard, une association les conduisit à Kourou pour s'installer dans un petit appartement du quartier Simarouba : ce fut comme un renouveau. L'appartement était modeste, mais il représentait un espace de sécurité, un lieu où recommencer.

— "C'est petit, mais c'est à nous." disait Youssef, ouvrant les fenêtres pour laisser entrer l'air frais.

— "Et c'est tout ce dont nous avons besoin." ajoutait Amara, explorant chaque recoin avec curiosité.

L’obligation scolaire en France offrait à Amara et Aisha une chance de reprendre une vie normale. De son côté, Amara appréhendait sa rentrée au collège Agarande auquel elle avait été inscrite. Elle devait non seulement s’adapter à un nouvel environnement, mais

aussi surmonter la barrière de la langue, car personne ici ne parle arabe.

— "Tu es prête pour ton premier jour, Amara?" demanda Aisha, la regardant enfiler l'uniforme du collège.

— "Je ne sais pas, Aisha. Tout est si différent ici." répondait Amara, ajustant son jean et son tee-shirt vert.

L'accueil de Madame Propasky, sa professeure, fut un baume pour son cœur inquiet. Avec patience et bienveillance, elle lui montrait le fonctionnement du collège, lui expliquant chaque détail.

— "Ne t'inquiète pas, Amara. Tu trouveras ta place ici." disait Madame Propasky, un sourire encourageant sur les lèvres.

— "Merci, Madame" répondait Amara en français, même si elle n'avait pas tout compris.

Les amitiés se formèrent lentement, les conversations en anglais un pont entre elle et ses camarades. Amara découvrait qu’elle pouvait partager ses connaissances, ses rêves, et même ses craintes.

— "Tu es vraiment douée en maths, Amara." s'exclamait une de ses nouvelles amies, impressionnée.

— "Merci. C'était ma matière préférée en Syrie." répondait Amara, un sourire naissant sur ses lèvres.

Le collège devenait un lieu de réconfort, un endroit où elle pouvait à nouveau se sentir utile et appréciée. Ses professeurs remarquaient ses capacités, et son professeur principal insistait sur son potentiel.

— "Amara a un avenir brillant devant elle." disait-il lors d'une rencontre parents-professeurs avec Youssef.

— "Je ferai tout pour qu'elle réussisse." répondait Youssef, la fierté évidente dans sa voix.

Chapitre 4

Vers un horizon nouveau

Les jours à Kourou s'écoulaient, rythmés par la routine scolaire et les petites victoires du quotidien. Amara, jour après jour, se sentait un peu plus chez elle, un peu plus confiante. Le collège Agarande était devenu son deuxième foyer, un lieu où elle pouvait être elle-même, apprendre et grandir.

— "Tu as vu les résultats des derniers examens, Amara ? Tu es première de la classe

en mathématiques!" s'exclamait son amie Marie la déléguée, un sourire radieux aux lèvres.

— "C'est vrai ? Je... Je contente moi." répondait Amara en français, ses yeux brillants d'une joie mêlée d'incrédulité.

Son père, Youssef, travaillait désormais comme bénévole dans une association locale, aidant d'autres réfugiés à s'intégrer. Les soirées étaient souvent consacrées à des discussions sur leur avenir, sur les possibilités qui s'ouvraient à eux.

— "Amara, tu as un don pour les chiffres. Peut-être que tu pourrais devenir ingénieure ou scientifique." disait Youssef, admiratif devant les cahiers d'exercices de sa fille.

— "Papa, je veux juste que tu sois fier de moi." répondait-elle, un sourire timide aux lèvres.

Mais le destin avait encore des plans pour la famille. Un matin, une lettre arriva, portant le sceau de la préfecture. C’était la confirmation tant attendue : ils avaient obtenu le statut de réfugié politique et pouvaient désormais rejoindre Bordeaux, où le cousin de Youssef les attendait.

— "Nous allons commencer une nouvelle vie, mes enfants. Bordeaux sera notre nouveau chez-nous." annonçait Youssef, la lettre tremblante entre ses mains.

— "Je suis heureuse, papa, mais Kourou... C'est aussi chez moi maintenant." murmurait

Amara, partagée entre l'excitation et la mélancolie.

Les deux semaines suivantes furent un tourbillon d'au revoir et de préparatifs. Amara passait ses journées entre le collège et les adieux à ses amis et professeurs.

— "Tu vas nous manquer, Amara. Ne nous oublie pas." disait Madame Propasky, étreignant sa jeune élève.

— "Jamais, Madame. Pour toujours, vous reste dans cœur." répondait Amara, les larmes aux yeux.

Alors que le jour du départ approchait, Amara ressentait un mélange complexe d'émotions. Kourou, avec ses rues animées et ses plages paisibles, était devenue plus qu'un simple refuge; c'était un lieu où elle avait retrouvé un sens à sa vie, où elle avait tissé des liens d'amitié et découvert sa propre résilience.

— "Je ne sais pas comment dire au revoir à cet endroit." confiait Amara à son père, ses yeux balayant la chambre qui avait été la leur pendant des mois.

— "Nous n'avons pas à dire au revoir, Amara. Kourou restera toujours avec nous, dans nos

cœurs et nos souvenirs." répondait Youssef, essayant de la réconforter.

Chaque coin de Simarouba évoquait un souvenir, chaque rencontre avec ses amis lui rappelait des moments de joie et de partage. Elle se souvenait des jours où, découragée, elle avait trouvé du soutien et de l'encouragement dans leurs paroles et leurs sourires.

— "Tu es l'une des nôtres, Amara. Peu importe où tu iras, cette amitié ne changera pas." lui disait Marie, lui serrant la main avec force.

— "Je emporte vous avec moi, partout." promettait Amara, les larmes perçant malgré elle.

La veille de leur départ, Amara marchait le long de la plage, ses pieds foulant le sable tiède. Elle regardait l'horizon, là où le ciel et la mer se rejoignaient en une ligne parfaite, et elle pensait à tous les horizons qu'elle avait déjà franchis et à ceux qui l'attendaient encore.

— "Chaque fin est un nouveau commencement, n'est-ce pas ?" se murmurait-elle, une brise légère jouant avec ses cheveux.

— "Oui, et chaque commencement est une chance de grandir, de devenir qui nous sommes vraiment." répondait la voix de son père, qui s'était approché silencieusement.

Le matin du départ, alors qu’elle fermait la porte de leur appartement pour la dernière fois, Amara sentait son cœur se serrer. Elle savait qu’elle laissait derrière elle une partie de son identité, forgée par les épreuves et les triomphes qu’elle avait vécus ici.

— "Kourou, tu as été mon refuge, mon école, mon ami. Merci pour tout." chuchotait-elle

dans un dernier adieu murmuré aux murs qui avaient abrité leurs rires et leurs larmes.

En montant dans le bus qui les emmenait vers leur nouvelle vie, Amara jeta un dernier regard sur la ville qui l'avait accueillie. Elle emportait avec elle la chaleur de l'amitié, la force de la communauté et l'espoir d'un avenir meilleur. Kourou serait à jamais gravée dans son histoire, un chapitre précieux sur le chemin de sa vie.

— "Papa, est-ce que c'est ça, grandir ? Laisser des morceaux de son cœur un peu partout où l'on va?" demanda-t-elle, la tête appuyée contre la vitre du bus.

— "C'est exactement ça, ma fille. Et c'est ce qui rend la vie si précieuse." répondait Youssef, sa main couvrant celle d'Amara.

Le voyage vers Bordeaux fut empreint d’une douce nostalgie. Ils se remémoraient chaque moment passé en Guyane, chaque sourire partagé, chaque défi relevé. Ils savaient qu’une partie d’eux resterait toujours là-bas, ancrée dans la terre de cette Guyane accueillante.